

Marange (François-Xavier)
Écorcherie

Publié :

« Écorcherie » [François-Xavier Marange], *Spirale*, 92, novembre 1989, p. 5.

Écorcherie

L'Ame des cochons François-Xavier Marange, Galerie Trois Points, du 6 septembre au 30 septembre 1989.

La série « Métastase » de François-Xavier Marange présente quelque chose de desséché, rugueux, à peine esquissé ... quelque chose que je n'avais pas vu depuis le cerveau pulvérisé de Francis Bacon dans *Tête II*, dite de Belfast (1949). Une « tête » que l'on peut voir comme le photomaton le plus désastreux qui soit : le débordement des ordures de l'âme, la matière grise devenue gravas de l'histoire. Francis Bacon avait évoqué à propos de cette peinture « une texture de peau d'hippopotame ». Les travaux sur papier de François-Xavier Marange présentent ces surfaces froissées, boursoufflées, saturées - où il fait palpiter l'âme de la Sous-humanité. Il y a un travail d'esthétisation (équilibre, contraste, évocation d'un mouvement, sentiment d'une unité qui surmonte la complexité, etc.) qui parvient au plus grand effet lorsque l'organisation picturale se met en place à partir des matériaux les plus frustes. Il s'agit d'assimiler une matière ingrate dans le traitement pictural, sans trop l'assimiler cependant pour que celle-ci garde sa qualité d'« apparition » - une apparition qui vient d'en bas, celle-là. Il y a ceux qui - à partir de procédés familiers - produisent l'inattendu, et puis il y a ceux dont on s'étonne que leurs images soient reconnaissables, tant elles semblent venir de loin, d'ailleurs que de la peinture, tant c'est la façon pour cette peinture d'interroger le monde que d'en faire son ailleurs.

Il y a une autre tête que je veux évoquer ici, qui n'est pas moins troublante, celle du « Chien » (1820) de Goya au Prado, apparition furtive d'un chien au pieds d'une paroi verticale, qui exprime la crainte d'un enlèvement (par le bas), l'horreur du vide. Retrouver cette présence furtive dans *L'ombre ne cache pas la lumière* (acrylique sur papier, 1989) et dans tous ces corps renfrognés qui baignent au milieu de nuages de lumière pulvérisée : paysages aux lueurs corrosives, aux mélanges de gaz ambres et mauves, reflet inquiétant du fond de la mine. C'est la cité oubliée sous un surplomb de pierre, c'est la brume sur les tranchées où s'entasse un reste d'humanité : où l'on pourrait entendre *l'Enchanteur pourrissant* d'Apollinaire : « Nous attendions depuis notre décollation cette nuit bienheureuse. Nous sommes venus dans la forêt profonde et obscure guidés par l'ombre. Or nos chefs sont pâles, ils sont vides de sang, du sang oriental, et pâles comme des têtes occidentales ». Dans cette peinture le corps n'est pas esthétiquement angélicisé, c'est la lumière qui l'entoure qui devient cette présence imposante de la couleur, qui marque aussi bien une destruction massive que le

rayonnement d'une réalité transformée (voir « Le porteur d'eau n'a plus de fatigue », 122 x 402 cm, acrylique sur toile).

Une gueule qui l'ait senti

Cette peinture, qui ne veut rien « savoir » de notre époque, est toute occupée à transcrire une expérience de la vie où le corps n'est plus que chair, le nerf n'est plus que fissure. Cette peinture voudrait rappeler à la pensée la nécessité de se prononcer sur la vie humaine lorsqu'elle est la proie de l'impensable. Ce qui est représenté dans les tableaux de François-Xavier Marange laisse présumer que ce sont des corps : les contours sont donnés à la pointe du pinceau par touches hésitantes, qui semblent davantage cautériser les chairs que leur conférer le privilège d'une forme. On se rappelle ici que porcs est l'anagramme de corps et désigne des corps qui seraient également voués à la boue, à l'abattoir. On voit que si une fissure peut nous traverser de part en part, elle peut être un contour, elle peut être le sexe des choses dès lors que nous en sommes coupés - mis à distance de la réalité.

Je dis des corps, mais il s'agit peut-être d'un poing fermé, ou d'un avant-bras au coude dressé, de genoux suspendus, toutes formes fragmentaires et larvées du corps détruit par une nudité inouïe, qui ne lui laisse même pas forme humaine, sans cesse travaillé par un contour mortifère, qui se dissout dans des vapeurs jaunes et violacées. L'éclat médiatique s'est pétrifié, révélant ce que l'Hyper-consommation a fait de nous : des cochons qui se décomposent à chaque instant pour être toujours à côté de leur douleur. Le cochon c'est d'abord l'homme exproprié d'une certaine idée qu'il a de lui-même, rendu trop violemment à la souveraineté physique. Lorsqu'il s'agit de montrer en quoi nous sommes affectés en toutes choses par la conformation de nos organes, alors le corps apparaît informe - en perte d'identité. Il s'agit du corps laissé à lui-même, débarrassé de cette tension neuro-musculaire qu'on appelle le moi, un corps dans lequel ne s'incarne plus la limite entre l'intérieur et l'extérieur et entre le haut et le bas, dans lequel la « hiérarchie reconnue de nos traits s'effondre ». Le corps altier, noble, proportionné, - résulte d'une tension. L'intérêt artistique pour l'informe, l'écoulement et la boursoufflure, veut marquer un corps qui se déploie en deça des oppositions - engendrées par la pression sociale - entre le Normal et l'Anormal, l'Humain et le Bestial, le Beau et le Laid. Nul besoin d'exhumer des cadavres et de retourner la boue, il s'agit de deviner une figure à l'homme déchu de son projet de devenir une Super-nature - entreprise aussi difficile que de représenter la Belle Ame (la *schöne Seele* de Hegel). Comme le disait Antonin Artaud en mars 1947 : « Tant qu'à représenter un homme hors nature et qui a prétention à surclasser la nature, j'attends une gueule qui l'ait senti, et me l'ait fait toucher du doigt ». Pour parler des cochons, il ne faut pas moins de gueule. Quant aux charmes de Circé, ils sont à voir surtout dans ses ravages.